



Dans « L'Agrafe », l'écrivaine livre avec beaucoup de grâce la quête d'émancipation d'une petite-fille de harkis

Maryline Desbiolles réduit la fracture



Maryline Desbiolles. PHILIPPE MATSAS/SABINE WESPIESER

AMAURY DA CUNHA

C'est par une scène très visuelle que commence *L'Agrafe*, le nouveau roman de Maryline Desbiolles, consacré à une histoire folle et entravée. Dans un long plan-séquence époustouflant de réalisme et de beauté, le lecteur découvre un personnage féminin qui n'a pas encore de nom, seulement un corps : c'est une jeune femme qui dévale à toute allure un chemin pierreux dans l'arrière-pays niçois et qui court d'une « manière saccadée, capricante ».

Les phrases trépidantes qui la décrivent n'expliquent pas les raisons de cette course. Est-ce une fuite ? L'entraînement d'une athlète ? Court-elle pour habiter poétiquement le monde, celui du maquis enveloppé par la lumière du Sud ? Disons que le lecteur s'inquiète un peu pour elle. Et Maryline Desbiolles, née en 1959, autrice d'une trentaine de romans (lauréate du prix Femina pour *Anchise*, Seuil, 1999), lui confirme au bout de trois pages que quelque chose ne va pas.

En effet, il y a comme un os dans cette histoire. Au détour d'une phrase, un détail révèle la jambe gauche « massacrée » de la jeune femme : sa fibula, « agrafe » en latin, cet os appelé « péroné » dans l'ancienne nomenclature, est méchamment fracturée.

Cette femme abîmée s'appelle Emma

Fulconis. Son identité est dévoilée en même temps que sa blessure. Elle est la petite-fille d'une famille de harkis réfugiée en France en 1962 après la guerre d'Algérie, puis parquée dans un hameau forestier du sud de la France. Cette histoire, pleine de douleurs et d'humiliations, la jeune femme la devine sans l'éprouver intimement. Elle lui est proche et étrangère en même temps. Car, dans sa famille, « rien n'est dit, mais rien n'est caché ». Elle ne cherche pas à comprendre ce qui s'est passé, elle court, « de tout son cœur », jusqu'au moment où elle est rattrapée par le réel.

Morsure

Alors qu'elle rend visite à un ami, Emma se fait subitement attaquer par le chien de la maison (« un bon gros bâtard ») qui lui lacère la jambe, ne veut pas la lâcher, pulvérise son « agrafe ». Et ce n'est pas cette morsure qui la meurtrit le plus, mais la phrase du père de son ami, entendue avant de perdre connaissance : « Mon chien n'aime pas les Arabes. »

Evidemment, le lecteur brûle d'en savoir davantage. Mais l'autrice ne dit pas tout. Pour Maryline Desbiolles, écrire, c'est maintenir un état d'alerte le plus longtemps possible, jusqu'à l'écllosion d'un drame qui attaque le corps et atteint la mémoire.

Après cet épisode traumatique, le roman prend une direction narrative saisissante. Il croise deux histoires qui dépendent l'une de l'autre. Car la guérison du corps d'Emma dépend de la redécouverte de son histoire familiale. De fait, son oncle Hakim lui raconte l'humiliation des harkis après la guerre

d'Algérie : « traîtres pour les Algériens » et « moins que rien pour les Français ». Leur assignation à résidence dans un camp de transit du Larzac, la pénibilité du quotidien, le racisme qui divise et qui tue.

Par son écriture grave et aérienne, Maryline Desbiolles accompagne son personnage dans sa quête d'émancipation. L'enjeu est de taille : Emma Fulconis désire s'affranchir d'une histoire collective pour réinventer la sienne. Et cette épreuve doit passer par le corps. Coûte que coûte, il lui faudra continuer à danser, à chanter, à courir dans le « vent qui agrandit le ciel ». Et si l'écriture ne guérit rien ni personne, elle a néanmoins le pouvoir de « faire la mise au point et de gommer le flou ». Ce que fait l'autrice avec beaucoup de grâce en intensifiant les grands mouvements de la vie. ■

L'AGRAFE,
de Maryline
Desbiolles,
éd. Sabine
Wespieser,
150 p., 18 €,
numérique 14 €.
Signalons, de la
même autrice, la
parution en poche
d'Il n'y aura pas
de sang versé,
J'ai lu, 160 p., 7 €.